

JENY ROSE

ECHOES OF THE TOUR

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042536329

Dépôt légal : novembre 2026

Bienvenue dans *mon* univers !

Moi, c'est Jeny Rose. Pourquoi ce pseudonyme ? Pour deux raisons essentielles. La première : je voue une passion absolue, presque obsessionnelle, au rose. La seconde tient à ma petite maniaquerie personnelle : je veux un équilibre parfait, un miroir visuel de deux fois quatre lettres. Alors, je sacrifie sans hésiter mon deuxième « n » sur l'autel de la littérature. C'est ainsi que naît Jeny Rose, un nom qui me ressemble.

Mon histoire avec les livres ne date pas d'hier. Déjà toute petite, je joue les rebelles avec la comtesse de Ségur, dévorant ses pages en cachette avec une lampe de poche sous mes couvertures (on l'a toutes fait, non ?). Aujourd'hui, cette soif d'évasion est ma boussole. Je suis une lectrice compulsive : je dévore tout, même si la romance reste ma véritable addiction préférée.

Pour donner vie à *Velvet Ashes*, je plonge dans mes propres émotions. Je m'inspire de la vie, la vraie, mais aussi de cette intensité électrique que je porte en moi depuis l'adolescence. Souvenez-vous de cette époque où l'on hurlait pour des boys bands... Aujourd'hui, j'ai grandi (enfin, sur le papier !), mais la flamme est restée la même. Elle a simplement changé de visage.

Mon inspiration, ma bouffée d'oxygène, c'est Calum. C'est lui qui me tire mes premières larmes d'émotion au milieu d'une salle de concert bondée et c'est lui qui, sans le savoir, prête son âme à mon personnage d'Alexander. Il est le seul capable de faire paniquer mon Apple Watch dès les premières notes ! J'ai désormais l'oreille si affûtée que je traque ses mélodies partout, même quand elles sont cachées dans le fond sonore d'une émission télé. Il me fait perdre mes mots, moi qui n'ai pourtant pas pour habitude de me laisser couper la parole. C'est ce frisson pur, cette décharge d'adrénaline, que je transmets à mes personnages.

L'écriture arrive dans ma vie comme une bouée de sauvetage inattendue. Après un passage à vide, un sentiment de solitude et deux opérations qui rendent mon corps difficile à apprivoiser, les mots viennent combler le silence. C'est un besoin vital : je donne vie aux voix qui résonnent en moi pour transformer les moments difficiles en lumière.

Dans « la vraie vie », j'ai 44 ans. Je suis mariée depuis 23 ans (oui, je mérite une médaille, ou lui !), heureuse en amour et maman comblée de trois grands enfants et même d'une belle-fille. Le jour,

je me fonds dans le décor de l'administration... mais chut, c'est notre petit secret. Le reste du temps, je m'évade avec Lorelei, Alexander et les autres.

J'espère de tout cœur que vous aimerez mes personnages autant que je les aime. Ils naissent de mes nuits blanches, de mon café trop noir et de mon cœur qui bat souvent un peu trop vite.

Bonne lecture,

Jeny Rose

Préface

Avant de commencer...

Avant de vous laisser tourner la première page, j'ai quand même besoin de vous prévenir de quelque chose.

Echoes of the Tour, c'est avant tout une romance. Une histoire d'amour, de rencontres, de musique, de secondes chances et de reconstruction... avec, comme j'aime à le dire, une option dark.

Parce qu'ici, tout ne sera pas toujours rose. Même si, vous me connaissez, j'aurais bien aimé en mettre un peu partout.

Vous trouverez des regards qui font battre le cœur un peu trop vite, des papillons dans le ventre, des sourires, des frissons, des moments tendres et d'autres qui le seront beaucoup moins. Et puis il y aura Lorelei et Alexander, leurs blessures, leurs secrets, leurs émotions... et quelques situations où vous risquez de vous demander pourquoi je ne peux pas simplement leur offrir cinq minutes de tranquillité. Je vous rassure : je me suis posé la même question en écrivant.

Mais derrière cette histoire d'amour se cache aussi une part beaucoup plus sombre.

Le parcours de Lorelei n'a pas toujours été doux. Certaines blessures sont profondes et certaines traces ne disparaissent pas simplement parce que le temps passe. Au fil des pages, vous rencontrerez donc des scènes intimes explicites, parfois détaillées, mais également des situations d'emprise, de manipulation et de domination psychologique. L'histoire aborde aussi l'abus de pouvoir, notamment lorsqu'une position d'autorité ou une relation hiérarchique est utilisée pour contrôler, fragiliser ou soumettre l'autre.

Certaines scènes évoquent également les violences sexuelles, le viol, le non-consentement et les conséquences, parfois invisibles, que ces violences peuvent laisser derrière elles.

Ces passages ne sont pas là pour être excusés, embellis ou présentés comme quelque chose de romantique. Ils font partie du passé de Lorelei, de ses blessures et de ce qu'elle doit affronter pour réussir, petit à petit, à reprendre le contrôle de sa vie.

Parce qu'au fond, cette histoire ne parle pas seulement de ce qui peut briser quelqu'un.

Elle parle aussi de ce qui peut l'aider à se relever.

De la confiance qui revient doucement. De la peur que l'on apprend à apprivoiser. De la main que l'on accepte enfin de saisir.

De la possibilité d'aimer sans avoir à s'oublier. De ces petits pas qui paraissent insignifiants, mais qui finissent par vous ramener vers vous-même.

Alors oui, *Echoes of the Tour* est une romance.

Mais une romance qui n'a pas peur de regarder la noirceur en face.

Une romance avec une option dark, juste comme je l'aime.

Vous allez rire, aimer, trembler, peut-être avoir quelques papillons dans le ventre... et probablement lever les yeux au ciel devant certaines décisions de Lorelei ou d'Alexander. Je ne vous en voudrai absolument pas. J'ai moi-même levé les yeux au ciel en les écrivant.

Mais vous allez aussi traverser des passages plus difficiles.

Si certaines de ces thématiques font écho à votre propre histoire ou à des blessures encore trop sensibles, écoutez-vous. Vous avez le droit de faire une pause, de passer quelques pages ou simplement de refermer le livre.

Vous n'avez rien à prouver à cette histoire.

Votre bien-être passera toujours avant quelques pages, aussi importantes soient-elles pour moi.

Prenez soin de vous.

Et maintenant...

Respirez.

Tournez la page.

L'histoire de Lorelei et Alexander peut commencer. ♥

Avant-propos

Prologue

Le monde s'arrête ici, sur le seuil de ce bois mort qui me sert de porte. Au-dehors, la vie hurle, la lumière agresse, et le papier glacé des journaux finit de déchiqueter les derniers lambeaux de ce qui fut mon nom. Mais ici, dans mon petit périmètre de quelques mètres carrés, le temps n'a plus de prise. Il reste suspendu dans la poussière.

Je ne sais plus depuis combien de lunes je n'ai pas mis un pied dehors. Je m'enferme dans une pénombre choisie, là où l'air est si épais qu'il semble porter le poids de tous mes silences. Mon téléphone ? Un cadavre de verre et d'acier, enfoui quelque part sous l'oubli. Je refuse de le toucher. Un écran noir est un miroir bien trop honnête, et je n'aime pas ce qu'il me renvoie.

J'attends un signal que l'univers a sans doute déjà effacé de sa mémoire.

Il y a des silences qui tombent comme des sentences. Comme si le premier monstre n'avait pas suffi à m'éteindre, il a fallu que cette mélodie-là s'arrête net, elle aussi. Son nom n'est plus qu'un accord brisé qui tourne en boucle dans l'obscurité de mon crâne. Il m'a vue, pourtant. Il a perçu ma fêlure... et puis, il a refermé la porte. Il choisit de devenir un fantôme, lui aussi. Il me brise une seconde fois, précisément là où je pensais être enfin comprise.

Je me fonds dans ce vieux canapé, emmitouflée dans un gilet de laine qui me sert de linceul de fortune. Je regarde les aiguilles de l'horloge de la cuisine ; leur tic-tac est la seule pulsation qui persiste dans mon sanctuaire pétrifié. Je ne suis plus vraiment Lorelei. Je suis une ombre qui guette le moment où la nuit deviendra totale, une épave dont le monde a oublié jusqu'au naufrage.

Parfois, par un besoin viscéral de me faire du mal, je laisse la radio allumée. Et quand sa voix s'élève, ce grain reconnaissable entre mille, cette fêlure que je ne connais que trop bien, son chant m'asphyxie. C'est lui, le leader des *Velvet Ashes* que la terre entière s'arrache. Comment peut-il chanter la détresse avec une telle pureté tout en me laissant seule, prostrée au milieu de mes propres décombres ?

On dit de moi que je suis une survivante. Mais la survie n'est qu'une agonie plus lente quand on dérive en tête-à-tête avec ses spectres. Je n'implore plus rien. J'espère encore moins. Je

contemple simplement l'obscurité qui grignote les bords de ma raison.

Je ne sais pas encore que ce silence n'est qu'une trêve fragile. Je ne sais pas encore que le destin possède une cruauté ou une grâce que mon désespoir n'a pas vue venir. Quelqu'un va frapper. Et cette fois, l'écho ne suffira plus. Le monde va forcer le passage...

Chapitre 1

Sexy, célèbre et adepte de plats végétariens

Lorelei

Je n'ai jamais cru au destin. C'est un concept pour les gens qui ont besoin d'une bande-son épique pour justifier leurs erreurs de parcours. Une sorte de couverture chauffante pour l'âme, un truc douillet qui vous murmure que, si vous avez raté un examen ou si votre mec vous a larguée pour une prof de yoga deux fois plus jeune, c'était « écrit ».

Quelle blague !

En réalité, ma foi se porte sur des choses beaucoup plus concrètes. Je mise plutôt sur les retards de la SNCF qui transforment un entretien d'embauche crucial en un remake de *Seul au monde*, version quai de gare avec un sandwich triangle sec, insipide et sans saveur. Je connais trop bien ces cafés trop serrés qui laissent une amertume persistante en bouche. Je me fie davantage à ce sentiment d'urgence, cette impression que votre cœur tente de s'échapper de votre poitrine comme un prisonnier en cavale après avoir monté trois marches trop vite. Il y a aussi ces messages envoyés à deux heures du matin, dans ce flou artistique où l'on se prend pour un génie de la littérature alors qu'on est juste pathétique, voire saoul et désespéré. Je redoute les décisions prises sous l'influence de la fatigue, cette brume qui nous fait prendre des vessies pour des lanternes, ou ces verres de trop qui transforment une timidité malade en inconscience pure.

Bref, ma religion, c'est le chaos. Ce sont ces petites secondes de distraction qui font basculer une existence entière alors qu'on aurait pu, avec une minute de réflexion supplémentaire, éviter le désastre.

Pourtant, ce mardi soir-là, le désordre décide de prendre une forme tout à fait particulière. Il est 19 h 45. Le genre d'heure où la lumière décline et où les néons du supermarché agressent la rétine avec une violence gratuite. J'entame mon tour, vêtue de mon plus beau trench taché de café, l'esprit embrumé par une journée de boulot interminable, poussant un chariot dont la roue avant droite semble possédée par un démon. Mon objectif ? Un pack d'eau, des

yaourts et, si la chance me sourit, un repas qui ne nécessite pas d'allumer autre chose que le micro-ondes. Ma vie de femme de presque quarante ans dans toute sa splendeur.

(Voix off : Regardez-la. La grande Lorelei. Celle qui se voyait déjà parcourir le monde dans un van aménagé. La voilà maintenant, en pleine analyse comparative du prix au kilo. C'est donc ça, la finalité ? Si c'est le cas, l'univers a vraiment un humour de merde.)

Je l'ignore encore, mais mon passé est sur le point de me percuter de plein fouet entre le rayon frais et les surgelés. Le magasin est presque vide. C'est cette période creuse où les familles sont déjà à table ; il ne reste que les célibataires pressés et les fantômes. Le silence n'est rompu que par le ronronnement des frigos et le bip lointain des caisses.

Et puis, je l'entends.

Une mélodie. Quelqu'un chantonne. Ce n'est pas le fredonnement agaçant d'un client qui cherche ses clés. C'est quelque chose de plus profond. Un timbre grave, un peu cassé, qui semble glisser sur les surfaces froides comme une caresse interdite. C'est un air que je ne connais pas – ou peut-être que si, mais enfoui si loin dans les tréfonds de ma mémoire que je ne parviens pas à mettre un foutu titre dessus. Quelque chose de brut, de mélancolique, de déchirant.

Mon cœur fait un bond bizarre. Un battement irrégulier qui n'a rien à voir avec la caféine.

Je m'arrête net devant les pizzas surgelées et tends l'oreille. Aucun doute possible. Ce mélange de velours et de grave qui vibre dans les basses... je l'identifierais entre un million. C'est l'organe qui a habité mes nuits blanches, mes trajets de bus sous la pluie, mes premiers chagrins. C'est l'écho de mes cartons étiquetés « Nostalgie : ne pas ouvrir ».

Je m'avance vers l'allée 4, celle des plats préparés, attirée comme par un aimant. Mon chariot grince horriblement. Je veux lui crier de se taire, mais ma gorge est déjà nouée.

Et là, je le vois.

Oubliez l'icône de mode torse nue et sculptée pour les couvertures de magazines. L'homme qui se tient là a surtout l'air de vouloir passer à travers le carrelage. C'est un quadra au physique solide, naturellement « bien foutu », mais il gâche son potentiel avec un camouflage de braqueur de bas étage. Une casquette enfoncée jusqu'aux sourcils, la capuche de son sweat relevée... il ne lui manque que les lunettes de soleil pour que ce soit officiellement louche. Il garde les épaules rentrées, le menton dans son col,

scrutant la liste des ingrédients d'un sachet de légumes avec une intensité presque absurde.

Ses yeux font des allers-retours rapides entre l'emballage et les extrémités du rayon, comme s'il craignait de voir surgir une horde de fans hystériques. Malgré ses efforts pour paraître invisible, il dégage une énergie électrique de félin en cage qui rend sa discrétion totalement inefficace.

Soudain, sentant ma présence, il se redresse d'un coup, comme si je l'avais pris en faute. Sous la visière, son regard est aux aguets, mélange de méfiance et de lassitude qui me serre le cœur.

Puis, il demande :

— Excusez-moi... Vous sauriez où sont les plats végétariens ?

Le monde s'arrête. Les néons vacillent. J'ai l'impression que l'oxygène quitte brusquement la pièce.

(Voix off : Breathe, Lorelei. Par pitié, garde un minimum de dignité humaine. Ne t'évanouis pas sur ce carrelage poisseux. Mourir d'une syncope entre le ketchup et la mayonnaise serait d'une médiocrité sans nom. On ne finit pas comme ça, pas après avoir passé son adolescence à embrasser des posters en papier glacé !)

Mon corps se tend. Chaque petit poil sur mes bras se dresse. Je me retourne avec la souplesse d'un poteau électrique, sentant le rouge me monter aux joues.

Car oui, c'est bien lui.

Alexander Scott.

Le leader des *Velvet Ashes*. Pour le reste du monde, c'est peut-être un nom oublié, un « has-been » de la pop émotionnelle. Mais pour moi, c'est le centre de gravité de ma jeunesse. Mes murs de chambre étaient tapissés de son visage. Mes cahiers d'école étaient remplis de ses paroles, gribouillées à l'encre bleue. J'avais suivi ce groupe partout : des salles minuscules qui sentaient la bière aux festivals boueux, dormant dans des gares ou des voitures. Je l'ai hurlé, son nom, jusqu'à en perdre l'usage de mes cordes vocales, avec cette conviction absurde qu'il pouvait m'entendre, moi, précisément.

Et là, il est présent. À côté de mon « dîner de la flemme », avec un panier rouge ridicule au bras.

Il est différent, bien sûr. Vingt ans ont passé. Ses cheveux sont plus courts, un peu plus sombres. Mais il conserve cette classe insolente, cette façon de se tenir comme s'il portait tout le poids du monde sans pour autant courber l'échine. Mon regard glisse vers son sourcil droit. Elle est là. La petite cicatrice blanche.

Flash-back immédiat. Paris, le Zénith, mes 17 ans. La chaleur est étouffante, la foule compacte. Soudain, au milieu d'un solo de guitare habité, une bouteille en verre vole depuis la fosse. L'objet le percute au visage. Je me souviens du choc visuel : le rouge vif du sang sous les projecteurs aveuglants. Alexander ne s'était pas arrêté tout de suite. Il avait fini sa note, le visage masqué par une main gantée de noir, avant de s'effondrer en coulisses. Huit points de suture. À l'époque, la fille responsable avait subi une vague de haine indescriptible. Elle l'avait mérité, pensions-nous. Elle avait brisé l'instant et blessé « l'amour de nos vies ». On menait une justice de fans : cheveux tirés dans la cohue, insultes, boycott. Elle avait fini par disparaître des tournées, effacée par notre colère collective.

(Voix off : Ah, le doux souvenir du lynchage en règle. Quelle belle époque, n'est-ce pas ? On était de sacrées psychopathes, Lorelei. Aujourd'hui, on appellerait ça un procès d'intention ou du harcèlement, mais, pour toi, c'était juste de la « loyauté ». Regarde-toi maintenant, tu n'arrives même pas à lui indiquer le tofu sans trembler des genoux.)

Je me recentre. Il attend toujours, la tête un peu penchée sur le côté, un demi-sourire amusé étirant ses lèvres. Me prend-il pour une gourde ? Probablement.

— Euh... oui... c'est juste là-bas, au fond, près des produits sans gluten, réussis-je à articuler.

Ma voix a la consistance d'un yaourt périmé. C'est gênant. Je le vois hausser un sourcil, une lueur d'amusement dans le regard. Il me sourit. Un vrai sourire, pas celui des tapis rouges. Une expression fatiguée, avec ces petites rides au coin des yeux que je n'avais vues qu'en basse résolution sur mon vieil ordinateur. Il reste d'une beauté ahurissante, celle d'un homme qui a connu les succès mondiaux et les chutes silencieuses. Est-ce que j'ai vieilli avec autant de grâce, ou est-ce que je ressemble juste à une cliente sur le point de faire un burn-out ?

Je sais tout de lui. Enfin, tout ce que mon obsession m'a permis de glaner. J'ai vu l'annonce sur Instagram : le groupe revient pour la tournée *DREAM*. Les réseaux sociaux explosent, des fans par milliers traquent le moindre indice. Leurs noms s'étalent déjà en capitales géantes sur les affiches du métro.

Et le sien, **Alexander Scott**, en plus gros encore. Comme un appel personnel lancé à travers le vide. Chaque fois que je passe devant l'une de ces publicités, j'ai l'impression qu'elle me crie :

« Prends tes billets ! » Mais est-ce raisonnable ? À presque quarante ans, peut-on replonger dans l'idolâtrie ?

Alors que je m'é gare dans mes pensées, il fait un pas pour me contourner. Son bras frôle le mien. Ce simple effleurement contre mon trench bon marché provoque l'effet d'une décharge de 220 volts. L'électricité me traverse pour exploser dans mon ventre. Mon cerveau déconnecte. Mes doigts se desserrent.

Le temps se ralentit. La bouteille d'huile d'olive entame sa chute fatale. Le fracas est assourdissant. Le récipient se brise net, libérant un liquide doré et visqueux qui s'étale à une vitesse déconcertante, venant lécher les bottines en cuir noir d'Alexander.

— Oh mon Dieu ! Je suis désolée... tellement maladroite ! Je suis confuse, vraiment !

(Voix off : Bravo l'artiste. Tu voulais qu'il te remarque ? C'est gagné. Tu viens de lui offrir un bain de pieds. C'est très bon pour le cuir, paraît-il. On appelle ça marquer son territoire ?)

Je me précipite au sol pour essayer de ramasser les débris. C'est la pire stratégie : on ne nettoie pas de l'huile avec ses mains, surtout quand on tremble comme une feuille morte. Alexander s'accroupit près de moi. Beaucoup trop près. Je sens son parfum. Ce n'est pas une fragrance artificielle de luxe. Non. Il sent l'homme. La peau chaude, un soupçon de bois de santal, et surtout, la réalité.

(Voix off : On sniffe la star maintenant ? Note bien : les idoles ont une odeur. Tu imaginais quoi ? Un mélange de paillettes ? Non, madame. Lui, il sent l'humain. Et c'est beaucoup plus dangereux, parce que l'humain, on peut le toucher. On peut l'aimer.)

— Laissez, vous allez vous couper, dit-il doucement.

Sa voix est une caresse physique. Je m'immobilise, un morceau de verre entre les doigts, sans oser lever les yeux.

— Je vous porte malchance, ou alors je suis juste incroyablement gauche... murmuré-je.

Je finis par plonger mon regard dans le sien. Ses yeux sont d'un noir intense, comme un ciel sans étoiles abritant une tempête. Ils sont vivants, curieux.

— Je ne crois pas à la malchance, répond-il. Je crois aux coïncidences. Parfois, elles sont juste un peu plus glissantes que d'autres.

Il rit. Un rire clair, sincère. Il s'amuse de l'absurdité de la situation : deux adultes accroupis dans une mare dorée au milieu des pizzas surgelées. Il se relève avec une aisance de chat avant de me

tendre une main. J'hésite. Si je la saisis, serai-je capable de la lâcher un jour ?

— Je m'appelle Alex, dit-il simplement.

— Lorelei.

(Voix off : Alerte rouge ! Si tu lui dis que tu connais le prénom de son premier chien, je démissionne de ton cerveau. S'il apprend que tu es LA fan ultime, tu redeviens une groupie interchangeable. Garde ton secret. Reste la femme maladroite à l'huile d'olive. C'est ta seule chance d'exister pour l'homme, pas pour l'idole.)

Le bruit sec d'un seau et le soupir d'un employé nous ramènent brutalement sur Terre. Le pauvre gars, muni d'une serpillière, nous regarde comme des nuisibles. Le charme se brise. L'odeur entêtante de l'huile nous entoure comme un rappel à l'ordre. Nous nous redressons, penauds. On échange un dernier regard. Suspendu. Fugace.

— Merci pour les plats végétariens, Lorelei. À une prochaine fois ?

— De rien... Alex.

Prononcer son prénom, le vrai enfin presque, me fait l'effet d'une décharge de foudre. Il s'éloigne, disparaissant derrière le rayon des boissons. Je reste plantée là, immobile, à regarder l'employé effacer ce qui restait de ma dignité.